

Jérusalem

Gonçalo M. Tavares

L'auteur, portugais, né en 1970, est professeur d'épistémologie à Lisbonne.

Il publie ses écrits depuis 2001 et a été primé de nombreuses fois.

Son livre Jérusalem a reçu, en 2005, le prix Ler, le plus prestigieux du Portugal et en 2010 en France « Apprendre à prier à l'ère de la technique », le prix du meilleur livre étranger.

La traduction française de Jérusalem date de 2008.

Jérusalem un livre kafkaïen, un univers entre raison et folie, où la violence est au centre ; des personnages dont le destin se croise dans cette folie et cette violence allant jusqu'au meurtre.

Une vision du monde réaliste, cruelle, prémonitoire où l'espérance perce encore, envers et contre tout.

« le siècle à venir sera celui de la gravité ou alors nous perdrons tout ce que nous avons conquis. Si nous continuons à gaspiller notre énergie créative en distractions inutiles...très vite surgira une autre espèce animale plus circonspect, inapte à la bonne humeur, qui se chargera en un temps record de nos principales institutions. »

Le personnage central est Theodor, médecin, chercheur de grande renommée mais sur le déclin de sa notoriété. Il a épousé Mylia, schizophrène, en toute connaissance de cause. Ils ont vécu 8 ans ensemble puis il l'a faite enfermée dans un hôpital psychiatrique quand il a estimé qu'elle devenait dangereuse pour elle-même.

Et puis il y a Hanna, la prostituée, Ernest lui aussi schizophrène, Gomperz le médecin directeur de l'hôpital psychiatrique, Kaas le fils de Mylia, Hinnerk militaire à la retraite, malade de la guerre, Thomas le père de Theodor

Tous ces personnages vont se rencontrer, non pas physiquement, mais la vie de chacun va avoir une influence sur la vie de l'autre pour finir dans l'anéantissement de la vie de plusieurs.

La construction du récit est original. IL n'est pas linéaire, mais suivant les événements il se situe à différentes périodes de la vie des personnages. Aller et retour constant qui participe à la « folie » de ce livre. Les chapitres sont intitulés par le nom des personnages, un ou plusieurs, suivant les événements qui les font se rencontrer.

Theodor, le médecin, fait un travail de recherche documentaire, à travers les siècles, sur la relation entre l'horreur et le temps. Il veut parvenir à une formule qui résume les causes du mal qui existe sans intervention de la peur (donc les temps de guerre sont exclus), mal terrible car il n'est pas justifié. Il veut faire une peinture historique où l'homme appartient à l'Histoire, et dans cette histoire il y a un sous-chapitre : l'histoire de l'horreur.

Cette courbe de l'horreur montrera si celle-ci est en progression, si elle diminue, si elle est stable et dans ce dernier cas cela signifiera un entretien de la normalité de l'horreur qui ne laisse plus place à aucun espoir.

Cette recherche expliquée au début du roman trouvera son apogée dans les dernières pages. C'est le fil rouge du livre. La fascination du bien et du mal.

Comprendre l'horreur de l'histoire, c'était comprendre l'homme et donc la santé mentale de l'homme, la santé mentale de la ville comme groupe organisé et efficace pour restreindre la violence. Comprendre la machine de l'Histoire pour dominer l'Histoire, pour sauver l'homme, cet homme à qui il manque quelque chose : *la normalité spirituelle*. En un mot, l'homme qui ne cherche pas Dieu est un fou. Et un fou doit être soigné !

Comprendre l'horreur dans l'histoire c'est aussi s'interroger sur l'activité de l'homme ou son inactivité : « *un individu qui se passionne pour une activité peut-il assumer le rôle de celui qui donne naissance à l'horreur.* »

« *Le progrès dépend seulement de la vitesse du mal et des réponses qu'il suscite* ».

L'histoire de la violence se traduit dans chacun des personnages. La violence sous des formes diverses (maladie, prostitution, guerre, exercice du pouvoir) a fait d'eux des malades mentaux, tous en quête de salut.

Les pages sur l'hôpital psychiatrique, le portrait du directeur, les conséquences pour les malades de cet enfermement sont des pages d'anthologie pour qui connaît ce milieu. « *la gestion pratique de la folie* ». Comment la maladie mentale est-elle reçue et soignée dans nos sociétés occidentales ?

Résumer ce livre est impossible...il faut entrer dans son univers, un univers qui donne à réfléchir sur la place de l'homme dans ce monde, ce monde de violence et de folie . N'est-il que cela ? C'est peut-être la question que l'on se pose la dernière page tournée.

« *Si je t'oublie Jérusalem, que ma droite se dessèche* ».

« *.Et à vrai dire il est impossible d'oublier* »

Marie-Antoinette

D'après une histoire vraie

Delphine de Vigan

Roman de Delphine de Vigan publié en 2015 : thriller psychologique qui tient en haleine jusqu'au bout ! Passionnant ! Dès sa parution ce livre a connu un certain engouement

Replaçons-nous dans le contexte : Delphine de Vigan avait publié en 2011 avec un certain succès : « Rien ne s'oppose à la nuit », autobiographie réaliste de la vie de sa mère Lucile. La parution de ce roman avait provoqué des réactions familiales. « D'après une histoire vraie » est également une sorte de biographie. Des lettres anonymes sont envoyées à l'auteur ce qui la déstabilise !

Le livre commence par la situation d'un écrivain qui connaît un mal être et une difficulté à écrire. On la sent paniquée devant le vertige de la page blanche. La séance des dédicaces est pour elle parfois un exercice très difficile voire impossible à assumer !

Les enfants, presque jeunes adultes, quittent le foyer ; elle se retrouve seule chez elle !

Dans cette période de malaise elle rencontre, par hasard, une jeune femme L. qui peu à peu prend de l'emprise sur elle ! Elle la diminue psychologiquement et fait un travail de sape pour la déstabiliser un peu plus chaque jour en lui faisant perdre sa confiance !

Elle s'installe chez elle, l'imité dans sa façon de s'habiller, prétend qu'elles étaient ensemble à l'école, à la Fac ! Un mimétisme s'installe puisqu'elle prend même sa place lors d'une séance de présentation d'un livre dans une école !

Peu à peu ce suspense s'intensifie, c'est haletant ! Mais plus l'emprise de L. est forte et plus l'héroïne perd ses capacités...on a envie de la faire réagir, elle est molle et se laisse faire. Elle accepte de lui confier son ordinateur dont L. prend possession goulûment !

Elle va jusqu'à envoyer des mails à tous les amis de Delphine pour leur expliquer que pendant quelques temps elle ne donnera pas signe de vie. Mais cela, elle l'apprendra plus tard car peu à peu elle s'inquiète de cette domination mais sans se révolter.

Un jour, ayant du mal à trouver des sujets pour son nouveau roman elle décide que ce sera L. son nouveau sujet donc là elle se jette encore plus dans la gueule du loup !

Mais peu à peu comme François, son compagnon, on doute parfois de la réelle présence de L. à ses côtés, serait-ce un effet de ses troubles psychologiques, sa dépression, sa solitude ? Cette L. n'est-elle pas un double d'elle-même qui assume très bien ce qui l'effraie ?

Un double qui est partisan d'un autre genre littéraire, elle défend l'autobiographie quand elle même croit davantage en la fiction, mais malgré tout le doute s'installe, le lecteur est désorienté, que faut-il en penser ? Où est le vrai du faux ?

C'est un autre aspect de ce roman : l'opposition entre ces deux personnages du roman sur ce qu'est la littérature. Je crois que c'est cela l'intérêt principal du livre.

Delphine pense que l'œuvre littéraire est pure fiction : « *je voulais revenir à la fiction, raconter une histoire, inventer des personnages, n'avoir aucun compte à rendre au réel* » alors que L. véhémentement s'emporte et dit : « *Les lecteurs, tu peux me croire, attendent autre chose de la littérature et ils ont bien raison : ils attendent du Vrai, de l'authentique, ils veulent qu'on leur raconte la vie, tu comprends ? La littérature ne doit pas se tromper de territoire* ».

Mais Delphine insiste et argumente : « *la vérité n'existe pas, mon dernier roman n'est qu'une tentative maladroite et inaboutie de m'approcher de quelque chose* » et rajoute : « *tu sais la fiction, l'autofiction, l'autobiographie, pour moi ce n'est jamais un parti pris, une revendication, ni même une intention. C'est éventuellement un résultat...l'important c'est l'authenticité du geste* »

Je ne révélerai pas la suite pour vous permettre de découvrir ce livre passionnant et qui, en plus, est très bien écrit !

Josette J

L'Herbe des nuits

Patrick Modiano

L'ouvrage

C'est un roman écrit dans une ambiance de polar. Cependant, on n'est pas dans la peau d'un truand ou d'un flic, mais dans celle d'un écrivain, le narrateur, qui tente de comprendre un épisode ayant pour décor le Paris des années soixante, qui est celui de sa jeunesse.

Les personnages principaux

Jean, le narrateur de *L'Herbe des nuits*, écrivain, qui un jeune étudiant effacé. Dannie, jeune femme dont il est amoureux qui serait mêlée à une « sale histoire ».

Une bande de cinq jeunes hommes, tous semblent liés au Maroc et il en va de même pour Dannie. Leurs pas les mènent vers l'Unic Hôtel, à Montparnasse, où, dans une ambiance louche, se retrouvent d'étranges visiteurs du soir, repris de justice, agents secrets marocains.

Les personnages sont énigmatiques, se confient peu, et les rares confidences sont contradictoires.

Le commissaire Langlais chargé d'éclaircir cette "sale affaire", et, qui avait interrogé Dannie, à l'époque des faits.

Résumé

Jean, le narrateur, arpente les rues de Paris, quartier de Montparnasse, de la cité internationale universitaire, et de la rive gauche. Pour retrouver les lieux de son passé, dans les années soixante, il déchiffre des notes prises autrefois sur un cahier à couverture noire, lorsqu'il avait 20 ans.

Les notes parlent d'un autre temps, du Paris d'avant 68, à l'époque de la décolonisation, dans une atmosphère trouble, un monde disparu.

Il part ainsi à la recherche d'une jeune femme, Dannie qui évoluait dans les milieux de la sécurité marocaine présente en France.

Il arpente les rues de Paris qu'il fréquentait, jeune étudiant effacé, en compagnie de Dannie, jeune fille sans pedigree qui cachait sa véritable identité et un secret plus pesant qui lui valut de sérieux ennuis avec la police.

Sa rencontre avec le commissaire Langlais, de la brigade des mœurs, et chargé de l'enquête autrefois, lui permet de recouper ses souvenirs avec les pièces du dossier de l'affaire classée sans suite, et dont il est vraisemblablement le dernier témoin.

Extraits

"Les soirées étaient longues quand je restais dans le quartier à l'attendre, mais cela me semblait naturel. Je plaignais ceux qui devaient inscrire sur leurs agendas de multiples rendez-vous, dont certains deux mois à l'avance. Tout était réglé pour eux et ils n'attendraient jamais personne. Ils ne sauraient jamais que le temps palpite, se dilate, puis redevient étale, et peu à peu vous donne cette sensation de vacances et

d'infini que d'autres cherchent dans la drogue, mais que moi je trouvais tout simplement dans l'attente."

Pour la plupart, le temps non rempli, est du temps perdu, non vécu. Pour Patrick Modiano, il n'y a pas de vide à combler, le temps qui passe ne semble pas chronométré mais perçu comme une entité qui peut changer de dimension et apporter par elle-même des sensations.

« Il me semble à présent que je vivais une autre vie à l'intérieur de ma vie quotidienne. Ou, plus exactement, que cette autre vie était reliée à celle, assez terne, de tous les jours et lui donnait une phosphorescence et un mystère qu'elle n'avait pas en réalité », note ainsi le personnage de L'Herbe des nuits.

Entre ce qui a eu lieu, ce qui n'est qu'hypothèse, ce qui vient du songe, la frontière est de plus en plus difficile à tracer.

Le jeune écrivain est un spectateur passif, en quête d'identité *"Je n'avais à cette époque aucun droit ni aucune légitimité. Pas de famille ni de milieu social bien défini. Je flottais dans l'air de Paris"*.

Seul un amour fou peut être exprimé ainsi : *« Est-ce que nous avons le droit de juger ceux que nous aimons ? Si nous les aimons, c'est bien pour quelque chose, et ce quelque chose nous défend de les juger. Non ? »*

Appréciation personnelle

J'ai apprécié le style sobre et limpide, empreint de poésie.

Modiano se fait le détective de sa propre vie, sa recherche mêle le passé et le présent. Le temps n'étant pas linéaire, il est dompté, l'écrivain semble ainsi, maître de son temps, il sait superposer hier et aujourd'hui.

Dans ce roman qui tient aussi de l'intrigue policière, les personnages, complexes, inquiétants, se construisent peu à peu, ballottés au gré des réminiscences, ils sont nimbés d'un voile d'oubli et du manque de clairvoyance de l'auteur qui les a côtoyés.

Les textes dessinent une géographie de Paris avec une minutie documentaire qui plantent un décor dans lequel on s'insinue pour se rapprocher des protagonistes et participer à la recherche de leur vérité.

Antoinette

Meursault contre-enquête

Kamel Daoud

Édition 2014, roman apprécié, récompensé et déjà presque oublié tant notre société est celle de la vitesse et du vertige !!! .Balayé par toujours plus de productions, d'éditions, de succès qui s'enchevêtrent s'entrecroisent pour laisser on ne sait quelles traces...

Ce résumé donc pour vous rappeler la lecture de Cécile et en projeter un nouvel écho.

De ce roman j'ai aimé la rage, la violence. Ce ton emporté, passionné, cette fièvre, cette ardeur, cette révolte.

Il s'agit d'un cri contre l'injustice, toutes les injustices.

Un cri comme une révolte contre l'Absurde, contre le Gratuit.

K. Daoud interpelle Camus !

Camus prix Nobel a parlé dans « L'étranger » de « l'Arabe » mais L'Arabe n'était pas son sujet. Son livre est un chef d'œuvre « Or : il a nié toute identité toute humanité au mort, à l'Arabe !! »

K.Daoud écrit donc une suite, il contre enquête, il donne un nom au mort, une famille mais cela vaut-il identité ?.Ce mort ne reste-t-il pas une ombre et certainement pas un reflet pour nous .

La vérité où est-elle ? Amour (simples gestes d'habitudes) Mort (symbole d'absolu, de précarité, de mystère) Dieu (une question pas une réponse) Homme (une identité incertaine). J'aime ce questionnement de Daoud, son « tourment », ses obsessions, le problème de l'identité, ce poids de l'histoire que chacun porte en soi, la complexité des héritages.

K Daoud en répondant à Camus ne se contente pas de faire le contre point de « Maman est morte » en écrivant « Maman est encore vivante ».

Il dresse le portrait de l'Algérie. Il oppose et contraste les hommes entre eux de part et d'autre « roumis » « DJOUNOUD », les moudjahid, les colons, les arabes. Ce mélange si subtil de deux cultures

Meursault reste l'étranger « enfant d'un lieu qui ne vous a pas donné naissance », « amant d'une terre qu'il ne peut posséder » et l'Arabe est l'Héritier d'une terre de biens « vacants ».

Enfant d'un peuple qui n'a pas de langue sauf un son de flûte, ce peuple forme des ombres venues d'autrefois, mais pas de passé glorieux, pas d'Histoire, pas de NOM.

Daoud exprime là sans doute sa douleur. Il nous parle avec émotion de son pays hanté par ses morts, ses guerres colonialistes puis religieuses. IL confie sa fascination du passé colonial et son amour de la langue Française.

Je retrouve à travers son récit ce pays : Flaque de Lumière, Torpeur des Siestes, Sueur du soleil, Abrutissement du ciel.

Dans ce livre, j'entends aussi ces cris de haine, l'hébétement des jours d'après l'indépendance, je perçois des souffles d'espoir pour défendre une vie libre, un corps vainqueur de toutes les formes de soumission d'esclavages de rites.

Le style est brillant. Coup de poing contre le convenu. Il ose se mesurer à Camus et s'offrir un éclairage nouveau. Il défie un chef-d'œuvre !

Il réussit un pari d'originalité et s'il s'agit d'un contrepoint à plus de soixante dix ans d'écart temporel il demeure une parfaite osmose de NOCES SENSORIELLES avec son inspirateur son mentor. Il renoue ce lien si fort avec le « ventre de la terre ».

Avec Camus il partage la beauté troublante de ce pays, de l'univers en vastitudes.

Il répond à l'écho éclaté, démultiplié, lancinant entêtant de notre condition Notre ABSURDE destin, L'ACTE gratuit insignifiant, jamais puni. IL reproduit l'écho assourdissant sans fin du coup de feu qui a tué...

L'Homme ETERNEL SISYPHE

Enfin encore un vibrant hommage à Camus et toujours la Solitude.

Nicole

Profession du Père

Sorj Chalandon

Sorj Chalandon m'était inconnu avant la parution de ce livre. Il est journaliste au « Canard Enchaîné », après 34 ans passé à « Libération ».

Ancien grand reporter il reçut le prix Albert Londres en 1988. Il est l'auteur de six romans parus chez Grasset : « Le petit Bonzi » (2005), « Une promesse » (2006) Prix Médicis, Prix de l'Académie Française en 2011.

Ce roman est pour moi le 3ème livre ou le 4ème traitant de la maltraitance des enfants par le père, « La démesure » de Cécile Raphaél, « Un bon fils » de Pascal Bruckner.

Ce thème est souvent grave et difficile à lire, ce roman rentre dans cette lignée.

C'est l'histoire d'un petit garçon Émile Choulans, un enfant de 12 ans en 1960 asthmatique, gentil, quelque peu introverti entre une maman totalement soumise, uniquement préoccupée par sa maison, ses repas, « *les femmes, à part leurs lentilles!* » dit le père qui la terrifie. Devant lui elle n'ose rien dire même s'il s'agit de défendre son fils brimé et traité durement « tu connais ton père » répète-t-elle !

Le père, un homme ahurissant, d'une dureté extrême, violent, égoïste et hystérique ! « *Il n'hésite pas à réveiller son fils malade à 4 heures du matin pour l'endurcir* »

Émile est passionné de dessin, c'est un artiste, on l'appelle Picasso, souvent triste, c'est un enfant isolé sans camarade, ses parents ne lui permettent pas d'inviter les autres élèves de l'école ! La maison est un "labyrinthe", une prison face au minotaure qui est le père ! On le bat, on le méprise même sa mère ne le comprend pas, ne le défend pas et accepte qu'il soit privé de manger !

« *Mon père était mon médecin et notre pharmacien, il me faisait boire des potions, des poudres, prendre des cachets, faire des gargarismes, me recouvrait de cataplasmes aux herbes et à la moutarde, il disait que sans lui je serai toujours malade* »

Nous sommes en 1961 en pleine guerre d'Algérie, le père explique à l'enfant de 12 ans qu' « *il a été chanteur, footballeur, parachutiste, conseiller personnel du Général de Gaulle* ». Le Général qu'il a conseillé est devenu son pire ennemi !! En fait le père est un metteur en scène qui a eu soi disant toutes ces vies, il les met en scène suivant les circonstances de la vie !

Bref l'enfant apprend que le père qui a autrefois été l'ami de De Gaulle veut le tuer et son fils devra l'aider !!! Lui, pour accomplir cette tâche met un copain dans l'histoire mais cet épisode est saugrenu à la fois triste et dramatiquement comique !

Émile a un parrain : « un espion américain, héros de la 2ème guerre mondiale, « *c'était soi-disant le garde du corps de Kennedy, chargé de démolir le mur de Berlin* ».

Le père le persuade qu'il l'entraîne physiquement pour qu'il soit à la hauteur pour sauver l'Algérie ! Aussi il lui confie des tâches d'Agent Secret. On est en pleine guerre d'Algérie et l'OAS sévit.

« Mon père a été chanteur, footballeur, professeur de judo, parachutiste, espion, pasteur d'une Église pentecôtiste américaine et conseiller personnel du général de Gaulle jusqu'en 1958. Un jour, il m'a dit que le Général l'avait trahi. Son meilleur ami était devenu son pire ennemi. Alors mon père m'a annoncé qu'il allait tuer de Gaulle. Et il m'a demandé de l'aider. Je n'avais pas le choix.»

Pourquoi ce titre « Profession du Père » ? « c'est ce que l'on demande aux enfants à l'école lors de la rentrée scolaire et lui ne savait que dire ! Il ne savait pas exactement mais son père qu'il aimait le fascinait et le terrorisait à la fois !

Ce roman est majoritairement le reflet de la réalité , il y a une part d'imaginaire ! Mais à travers ces rappels des événements dont le père s'approprie la « paternité », l'ami de Gaulle, le nouveau Franc, la guerre d'Algérie, la décolonisation, l'attentat du Petit Clamart, bref tout le XXème siècle défile !

Enfin pour finir je parlerai du style dépouillé mais poétique :

« L'Émotion surgit dans le frottement des mots »

« Il annonçait la guerre et nous n'avions qu'une pauvre soupe de mots »

"Le printemps n'entrait pas ici. La lumière restait à la porte, épuisée par les volets clos".

Josette J

Le chardonneret

Dona Tartt

Dona Tartt est une auteure américaine un peu hors normes puisqu'elle n'a produit que 3 livres en 20 ans, au pays de la production en chaîne des Barbara Cartland, Higgins Clark ou tant d'autres !

Née dans le Missisipi en 1963, elle vit aujourd'hui entre New York et la Virginie

Dona commence par de la poésie à 13 ans et s'oriente ensuite vers le roman.

Elle publie « Le maître des illusions » en 1992, l'ouvrage, très remarqué est suivi un peu plus tard, de « le petit copain »

En 2013 sort le livre dont je veux vous parler aujourd'hui « le chardonneret » (en anglais the goldfinch... Une bonne occasion d'apprendre le nom anglais de cet oiseau qui hante nos jardins en hiver!)

C'est un pavé de presque 800 pages comme les américains les aiment ! A mon avis, le roman aurait pu, facilement, être amputé de 100 pages il y aurait gagné en légèreté.

Le livre a obtenu le prix Pulitzer en 2014

« Le chardonneret » a été traduit en français et édité chez Plon.

Quand on lui demande qui sont les écrivains qui l'ont inspirée et l'ont formée, Dona répond : Essentiellement les anglais du 19^e siècle, Poe, Stevenson, Barry (auteur de Peter Pan) et Dickens surtout.

Elle cite ensuite les français, Camus, Rimbaud et avoue s'astreindre à lire un livre en français par an (mais « un court ») ce qui lui prend un temps infini.....

Le roman :

Le héros qui dit JE, est Théo Decker, 13 ans, qui vit seul avec sa mère. Le père, un acteur minable, buveur et joueur les ayant abandonnés peu avant le début de l'histoire. Le gamin a une relation très fusionnelle avec sa mère.

Un matin fatal où ils ont un rendez vous au collège de Théo, la mère et le fils sont en avance. Ils décident donc de passer un moment au Metropolitan museum de New York. Un attentat à l'explosif (Dona dit avoir été inspirée par l'attentat de Oklahoma city) va priver Théo de sa mère.....

Dans les salles couvertes de gravats, il rencontre un vieux monsieur mourant qui le supplie de mettre en lieu sûr un petit tableau peint au XVII^e par un flamand.

Le tableau :

Sur un fond jaune un chardonneret est attaché sur un perchoir :

Le tableau, visible au musée Mauritshuis de La Haye (Pays bas), a été peint en 1654, il est dû au talent de Carel Fabritius un peintre hollandais qui ne nous a laissé qu'une petite douzaine de tableaux, ayant lui même péri dans un incendie alors qu'il était encore très jeune.

Le tableau, est, évidemment symbolique de la condition humaine, solitude, manque de liberté, et néanmoins, une certaine joie de vivre

Un road Novel

A partir de ce moment, le tableau va suivre le jeune Théo dans ses pérégrinations à travers le monde, New York, Las Vegas, Amsterdam..... Un « road movie » ou plutôt un « road novel » au cours duquel le héros va retrouver son père et sa nouvelle compagne Xandra, va découvrir les turpitudes de Végas et Boris, son ami, un russe qui l'initiera à la drogue et au vol.

Enfant abandonné ou presque par un père indigne, Théo va devenir une sorte d'Oliver Twist du 21^e siècle. Il va apprendre à cohabiter avec les deux facettes des USA, d'un côté Végas où on ne se nourrit que de pizzas ou de hamburgers en buvant des bières frelatées, où le collège n'enseigne rien et se trouve aux mains de petites frappes à la tête de gangs minables, où la drogue circule dans les lycées en toute impunité...

Face à ça, il y a l'atelier de Hobie, un antiquaire de New York, qui va le recueillir et où il va apprendre à aimer le bois ancien, à rénover une commode abîmée, à humer les effluves de l'acajou ou du chêne, de la cire d'abeilles.. La journée finie, on s'attablera devant un pot au feu ou devant des crêpes à la confiture maison en parlant des grands auteurs européens, ou en récitant des vers de Tenyson ou de Shakespeare...

Déchiré entre ces deux mondes, Théo va vivre une adolescence difficile, découvrant l'amour avec deux jeunes filles, la rousse Pippa et Kitsey, sœur d'Andy un de ses meilleurs amis quand il avait 13 ans.

Le roman s'achève sur une fin très ouverte : Théo, qui a désormais 25 ans, rendra t il le tableau au musée auquel il appartient ?

Épousera t il Kitsey à laquelle il est fiancé ou choisira t il Pippa son amour d'enfance ?

Dans ce roman, Dona Tartt a su créer un monde avec ses bons et ses méchants, ses tentations, ses deuils (il y a beaucoup de morts dans « le chardonneret »!!)

Elle a peint un héros dans la lignée des enfants martyrs de Dickens ou d' Hector Malot, mais ce sont des enfants de notre siècle, sans religion ni principes moraux, qui n'hésitent ni devant le vol ni devant le crime et qui sont cependant aussi pitoyables que le petit chardonneret de C Fabritius, dont la patte filiforme est attachée par un fil de cuivre et qui ne pourra jamais goûter à la liberté à laquelle il aspire.

Annie

LE DESERT DES TARTARES

Dino Buzzati

1/ L'auteur

Dino Buzzati Traverso est né en Vénétie en 1906, second enfant d'une fratrie de 4, père professeur de droit et mère vétérinaire. IL a exercé de nombreux métiers : journaliste (correspondant de presse durant la seconde guerre mondiale), peintre, dessinateur, critique d'art. Mais c'est surtout son travail d'écrivain qui lui apporte le succès et la reconnaissance en 1940 avec la publication de ce qui reste son chef d'oeuvre "Le désert des Tartares".

Il publie son premier roman en 1933 "Barnabo des montagnes".

Citons aussi 20 pièces pour le théâtre dont une que Camus adapta, une bande dessinée en 1969, des contes, de la poésie et de très nombreuses nouvelles dont, à mon avis parmi les plus réussies: "le rêve de l'escalier".

Parmi ses grands succès, citons enfin "un amour" publié en 1964.

Sur le plan personnel, Buzzati, resté sans enfants, s'est marié sur le tard, (à 58 ans) avec Alméria.

2/ Les influences

Influencé par Kafka, les surréalistes français, Camus (la peste), Perec (les choses) Thomas Mann (la montagne magique).

Son univers fantastique nous plonge, l'air de rien, dans une angoisse dont le motif central est celui de la fuite inexorable du temps et de la mort qui s'approche. Buzzati montre une sympathie pour les humbles, les faibles...

Il écrit:

"Dieu qui n'existe pas, je t'implore"

"L'efficacité d'une histoire fantastique est liée à l'emploi de motsles plus simples et les plus concrets possibles"

3/ "Le désert des Tartares"

Un jeune lieutenant, Giovanni DROGO rejoint sa première affectation, le vieux fort Bastiani perdu non loin de la frontière avec un ennemi qui restera vague et, pourrait on dire " virtuel", les Tartares.

Dans ce vieux fort isolé, la vie est faite d'horaires, de gardes, de longues journées où il ne se passe rien et où on cherche surtout à tuer le temps. Toute sa vie Drogo va aller d'échec en échec, tant avec ses collègues que dans sa vie amoureuse. Il va attendre sans fin la venue de ces ennemis dont il espère qu'ils lui apporteront la gloire et, au moment où enfin, sur les confins de l'horizon, leur armée se montre, la maladie et la vieillesse vont l'empêcher de participer à la bataille qu'il a souhaitée toute sa vie.

On le voit, un thème assez dépressif, poignant, à ne pas lire un soir de solitude et de tristesse!

Dino Buzzati, qui est considéré comme l'un des plus grands écrivains italiens du XX^e siècle, est décédé en 1972 à Milan d'un cancer du pancréas. IL avait 66 ans.

Annie

L'Exercice de la médecine

Laurent Seksik

« L'histoire des Thérapeutes était devenue comme une seconde légende familiale. Depuis son plus jeune âge, Léna avait entendu son père la raconter. » (p.61)

C'est cette légende que nous raconte l'auteur à travers Léna Kotev, cancérologue, la dernière de la lignée, descendante de Pavel-Alexandrovitch, l'aïeul russe, Mendel, le grand-père allemand, Tobias, le père français.

« THÉRAPEUTE : nom masculin 1704 ; grec, de therapeuion : soigner.

Ascète juif qui vivait en communauté non loin d'Alexandrie, au 1er siècle avant J.-C

Les Thérapeutes formaient une secte dans le judaïsme.

En l'an 38 sous le règne de Caligula, on chassa les juifs de la ville, acculés dans un quartier étroit pareil à une caverne, entassés comme de vils troupeaux...d'autres furent brûlés avec un raffinement de cruauté épouvantable...».

« La médecine avait toujours été l'autre religion des Kotev...Guérir c'était servir Dieu, et si Dieu n'existait pas c'était servir l'humanité. »

C'est tout ce poids du passé, de la destinée que Léna porte en elle...

« J'ai choisi médecine par esprit de famille ».

Ce poids de la Destinée, Léa pourra-t-elle le porter, pourra-t-elle s'en dégager et choisir sa liberté ?

« Libre, elle qui avait toujours vécu prisonnière de son passé ? »

« Pouvait-elle rêver plus bel héritage que la légende familiale ? »

Le roman est construit en 3 parties : Ludichev 1904-Paris 2015

Berlin 1920-1933-Paris 2015

Nice 1943-Moscou 1953-Paris 2015

L'histoire de chaque personnage s'inscrit dans l'Histoire : survol de l'histoire du peuple juif soumis à l'oppression quelque soit le siècle ou le pays : lois antisémites d'Alexandre III et Nicolas II en Russie, terreur nazie des années 30 en Allemagne, des années 40 en France, de la répression stalinienne des années 50.

Chaque chapitre sur Léna en 2015 est suivi d'un chapitre sur un de ses ancêtres. Cette construction en alternance, en flash-back crée le rythme, l'attente...

Les pages sur l'exercice de la médecine, que ce soit celles de Pavel en 1904 jusqu'à celles de Léa en 2015, sont magnifiques. Il en est de même de celles sur la mélancolie de l'âme juive ou celles en fin de livre sur l'enterrement du père.

Un livre à l'écriture agréable, très prenant par l'histoire racontée, très fort dans la réflexion sur « l'âme juive », sur la destinée du peuple juif.

« Confrontés à quelque chose de terrifiant et d'inédit qui menaçait de les détruire, ils gardaient encore confiance en l'avenir, portés par une croyance inextinguible en l'homme qui ennoblissait les pires tragédies s'abattant sur eux, coups de cymbales rythmant les siècles, et avait sans doute à voir avec le refus de l'irréremédiable, lot quotidien de l'exercice de la médecine. »

Un livre à lire...

Marie-Antoinette

LA SEPTIEME FONCTION DU LANGAGE

« Qui a tué Roland Barthes

LAURENT BINET

Prix du Roman FNAC 2015

Les deux titres du roman posent d'emblée la question du sujet réel de ce roman, sans compter l'avertissement de l'auteur : « *La vie n'est pas un roman. C'est du moins ce vous voudriez croire* » !

Je vous propose donc un résumé qui me conduit à vous mener sur les traces :

1° du ROMAN POLICIER en un premier temps, enquête sur la mort de Roland Barthes

2° de la science LINGUISTIQUE

et en conclusion répondre éventuellement à la question de savoir si nous pensons que la vie est ou pas un roman.

Le récit raconte l'accident de Roland Barthes, le 25 février 1980 à Paris, ce critique littéraire féru de linguistique et de sémiologie. Le récit débute lorsqu'il est renversé par un camion. Le chargé d'enquête est le commissaire Jacques Bayard accompagné bientôt de Simon Herzog vague professeur de linguistique à l'université de Vincennes.

Le choix de ce milieu universitaire nous dévoilera-t-il le secret du titre du Roman ?

« La septième fonction... » Ce roman pose-t-il La question du langage ?

Concentrons nous d'abord sur le thème du *genre policier*.

ROMAN POLICIER

Le sujet du roman est une enquête : mort avec vol d'un document au contenu mystérieux mettant en jeu la sécurité nationale. Le Président Giscard d'Estaing donne d'ailleurs carte blanche à nos deux protagonistes pour éclaircir l'affaire.

Le lecteur est ancré dans le réel d'emblée par le choix des personnages existants. Cependant à partir d'un événement banal concernant certes des personnalités célèbres, ce lecteur va vite être entraîné dans des aventures rocambolesques.

Nous sillonnons Paris, le quartier Latin, Le Collège de France, Vincennes. Nous fréquentons le milieu intellectuel. Nous croisons Michel Foucault, Sartre, BHL, Deleuze.

Nous suivons le groupe fac, le groupe cinéma, le groupe gigolos. Nous plongeons dans les coulisses d'une élection présidentielle car le monde politique n'est jamais bien loin des têtes intellectuelles. Nous croisons donc Fabius, Debray, Attali, Badinter, Lang, Mitterrand et même Moati connu à la télévision française .

A propos du monde politique, l'auteur ne peut s'empêcher d'y dénoncer le cynisme, le pragmatisme, les compromis voire les compromissions. Il décrit les préparations aux interventions télévisées par les « conseils en communication » et démontre au passage toute cette cuisine qui fait du peuple une marionnette !

Du monde intellectuel, BINET écorche par exemple les soirées mondaines véritables carnages où parmi les rires de hibou, les cris d'oiseaux, BHL «qui bande comme un cerf», il y a échanges de traits acérés, des débats immortels, des commentaires sportifs et surtout des petites trahisons sexuelles !!!

Ce monde est donc bien réel, l'intérêt du lecteur en éveil. Le sujet invite à l'observation, on relève des petits cailloux « répétitifs », les trucs, les ficelles policières, les morts successifs .

DS noire, doigt coupé, Fuego bleue, des indices, des mystères, des rebondissements, des courses poursuites, le complot est international, Bulgares, Japonais, Russes sont réunis.

Tout cela nous transporte d'ailleurs à Bologne, Venise, Ithaca(USA), Naples .

Toujours l'occasion de croiser des personnes connues Antonionni, Umberto Ecco, Searle, Cornell. Nous pénétrons dans une Société Secrète : le LOGOS CLUB.

Nous vivons avec les deux héros autant de débauches sexuelles que de joutes verbales véritables défis sportifs.

Dans la présentation des personnages il y a comme une entrée en scène avec dévoilement tardif des rapports les reliant entre eux, de leurs implications et rôles respectifs dans l'histoire.

Le lecteur ne peut rester passif : son attention, sa concentration, son observation critique sont sans cesse sollicités, genre policier oblige sans doute mais le rythme, la vitesse du récit, les mystères inéluctables et imprévisibles n'occulent pas cette originalité particulière de constante phonique. Le roman parle !!

On entend le chuintement de Giscard « CHERTES », le « s » de BARTHES que Sarkozy ajoute. Le livre entier est un espace sonore : langues multiples, italien, anglais, américain se mélangent, polysémie des mots...

Le familier (enculade, branlette, levrette, sauna gay, le baise machina) voisine avec le style savant.

LECON DE LINGUISTIQUE

Le lecteur n'y échappe pas ! Les maîtres sont cités Barthes, Saussure, Jacobson Foucault, Deleuze, Derrida.

Les figures de style savamment démontrées : métaphores, métonymie (mot pour un autre), polysémie (plusieurs sens pour le même mot), paradigme (fixe un axe ,un choix), syntaxe (ordre des mots). BINET évoque oxymore (deux mots contradictoires cf obscure clarté), anaphore (répétition), péroration, anacoluthie (rupture, discontinuité, contradiction dans une phrase), catachrèses (utilisation d'un mot au-delà de son acception propre, ex :parfums noirs, pieds d'une table).

IL nous rappelle les fonctions du langage :

1° Référentielle le «je »

2° Émotive l'expressive

3° Conative (tu s'adresse au récepteur)

4° Phatique (entretient la conversation)

5° Métalinguistique (définition)

6° Poétique (esthétique)

Et la fameuse 7^{ème} la fonction Magique, INCANTATOIRE

La force est dans la maîtrise du Langage : on gouverne sur la Crainte ; le but est toujours le POUVOIR, Dire c'est FAIRE...

Le discours ILLOCUTOIRE est lui-même LA CHOSE qu'il effectue

L'Acte PERLOCUTOIRE étant la REALISATION

BINET nous enseigne aussi combien la **sémiologie** qui consiste à comprendre, analyser, décoder est une science défensive alors que la **rhétorique** qui consiste à persuader, convaincre est offensive.

Dans l'admiration du LOGOS Binet n'hésite pas à nous démontrer la puissance de la langue et jusqu'à la violence extrême : ses héros y perdent leurs doigts, une main, des couilles mais la langue est aussi ce qui nous fait exister, dompter la mort.

Simon Herzog par sa présence et sa métamorphose symbolise le sujet du roman, l'objet majeur : le réel tient par le seul pouvoir de la langue qui l'analyse, le décrypte mais aussi l'invente, le déduit, l'imagine

La frontière se trouble ici Réel ? Fiction ? Roman ? Vie ?

Je lis et je suis ce pouvoir MAGIQUE et Simon Herzog le héros de sa propre histoire, le maître... n'arrête-t-il pas la mort annoncée ?

En résumé ce livre est un hymne à l'écriture.

Un fait banal et nous plongeons dans une énigme policière aux rebondissements multiples, nous nous posons des questions philosophiques, linguistiques.

Ce livre est aussi un hymne à la parole, il parle Italien, Anglais ; il crée un véritable espace sonore et à travers la métamorphose et l'aventure de Simon, il nous démontre brillamment LA SEPTIEME FONCTION DU LANGAGE, sa MAGIE : LE POUVOIR.

Nicole